

**MICHAEL  
CONNELLY**



**L'OISEAU  
DES TÉNÉBRES**

Préface inédite de l'auteur

calmann-lévy

---

Michael **CONNELLY**

**L'OISEAU  
DES TÉNÉBRES**

Roman traduit de l'anglais par Robert Pépin



calmann-lévy

Titre original (États-Unis) :

---

A DARKNESS MORE THAN NIGHT

© Hieronymus, Inc., 2001

Publié avec l'accord de Little, Brown and Company, Inc., New York

Tous droits réservés

*Pour la traduction française :*

© Calmann-Lévy, 2011

La première édition en langue française a paru en avril 2001

*Couverture :*

Rémi Pépin, 2012

*Photo de couverture :*

© Matt Sefton, Newcastle upon Tyne / Getty Images

978-2-702-15136-5

---

## DU MÊME AUTEUR

*Les Égouts de Los Angeles*

Prix Calibre 38, 1993

Seuil, 1993, nouvelle édition,

2000 ; Points, n° P19

*La Glace noire*

Seuil, 1995 ; Points, n° P269

*La Blonde en béton*

Prix Calibre 38, 1996

Seuil, 1996 ; Points, n° P390

*Le Poète*

Prix Mystère, 1998

Seuil, 1997 ; Points, n° P534 ;

Point Deux

*Le Cadavre dans la Rolls*

Seuil, 1998 ; Points, n° P646

*Créance de sang*

Grand Prix de littérature policière,

1999

Seuil, 1999 ; Points, n° P835

*Le Dernier Coyote*

Seuil, 1999 ; Points, n° P781

*La Lune était noire*

Calmann-Lévy, l'intégrale Connelly,

2012 ; Livre de Poche, 2012

*L'Envol des anges*

Calmann-Lévy, l'intégrale Connelly,

2012 ; Livre de Poche, 2012

*Volte-face*

Calmann-Lévy, 2012

*Wonderland Avenue*

Seuil, 2002 ; Points, n° P1088

*Darling Lilly*

Seuil, 2003 ; Points, n° P1230

---

*Lumière morte*

Seuil, 2003 ; Points, n° P1271

*Los Angeles River*

Seuil, 2004 ; Points, n° P1359

*Deuil interdit*

Seuil, 2005 ; Points, n° P1476

*La Défense Lincoln*

Seuil, 2006 ; Points, n° P1690

*Chroniques du crime*

Seuil, 2006 ; Points, n° P1761

*Echo Park*

Seuil, 2007 ; Points, n° P1935

*À genoux*

Seuil, 2008 ; Points, n° P2157

*Le Verdict du plomb*

Seuil, 2009 ; Points, n° P2397

*L'Épouvantail*

Seuil, 2010 ; Points, n° P2623

*Les Neuf Dragons*

Seuil, 2011 ; Point Deux

---

## PRÉFACE

*Ce roman est l'un de mes préférés. Et pas seulement à cause de ce qui s'y trouve. Il y a aussi tout ce qui m'amena aux décisions qui le fondent. C'est mon dixième, et j'en étais très conscient lorsque je me retrouvai à décider ce que j'allais écrire, qui en serait le personnage principal et quel titre — oui, même ça — j'allais choisir. De fait, je n'en revenais pas : mon grand héros, Raymond Chandler, n'avait écrit que sept romans et moi, j'allais me lancer dans le dixième ? Pour moi, cela représentait beaucoup et je me disais qu'il fallait marquer le coup et faire de ce livre quelque chose de spécial, quelque chose de différent. Jusque-là, j'avais écrit six romans sur l'inspecteur Harry Bosch et trois autres sur des personnages hors série, à savoir Jack McEvoy, Terry McCaleb et Cassie Black. J'envisageais de fêter ce dixième roman en y réunissant le plus grand nombre de ces personnages dans autant d'histoires que possible, bref, de bâtir une intrigue où tout se croiserait. C'était là quelque chose que je n'avais encore jamais essayé. Pour finir, je me concentraï surtout sur Bosch et sur McCaleb et élaborai une histoire autour de ces deux héros.*

*Mais ce n'était pas tout. Je voulais ajouter une autre dimension à ce dixième roman. C'était en hommage au peintre du XV<sup>e</sup> siècle Hieronymus Bosch — auteur, entre autres grands classiques, du célèbre Jardin des délices — que j'avais donné à mon inspecteur le nom de Harry Bosch. Pour moi, il y avait un lien entre leurs visions du monde. Le peintre donne à voir le chaos d'un monde qui a mal tourné. Ses tableaux disent le désordre. Et, tout bien considéré, qu'est donc le crime sinon le lieu même du désordre et du chaos ? Telle était la relation, ou la métaphore, qui unissait le peintre et mon inspecteur. Je décidai donc que dans ce dixième roman, ce serait ce lien que j'allais analyser. Voilà pourquoi c'est dans ce livre que, en quelque sorte, l'inspecteur et le peintre se retrouvent.*

*À ce propos... il y a dans L'Oiseau des ténèbres un passage où Harry se rend au musée Getty et y voit un restaurateur travailler sur un tableau de Bosch. Il m'arriva la même chose lorsque je me rendis à ce musée pour y effectuer mes recherches. Il est étrange de voir à quel point l'art peut imiter la vie. Je n'aurais pu rêver hasard plus heureux et j'espère que cela m'a permis de donner plus de texture à ce livre.*

*La dernière touche que j'apportai au texte pour bien montrer à quel point il comptait à mes yeux fut son titre. L'écrivain qui m'influença le plus est Raymond Chandler. Philip Marlowe, son personnage clé, était ma référence absolue. Marlowe est l'outsider type, et, une année après l'autre, je m'efforçais de faire de Harry Bosch un outsider avec un métier où l'on voit les choses de l'intérieur. Et dans ce livre, je voulais rendre hommage à Raymond Chandler. Or, dans un essai, celui-ci analyse ce qui fascine tellement le lecteur dans les anciens pulp et les tout premiers hard-boiled. Pour lui, c'est parce qu'on y parle de rues où les ténèbres ne sont pas que celles de la nuit. Je pense qu'il a raison. Assez en tout cas pour que cette image m'ait inspiré tout au long de ce livre.*

*Michael Connelly*

---

## PROLOGUE

Bosch regarda par la petite vitre carrée et vit qu'il était seul dans la cellule. Il sortit son arme de son étui et la tendit au sergent de surveillance. Procédure classique. La porte en acier fut déverrouillée et s'ouvrit en glissant, les narines de Bosch étant aussitôt assaillies par l'odeur de sueur et de vomi.

— Il est là depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Environ trois heures, lui répondit le sergent.

Bosch entra dans la cellule et garda les yeux fixés sur la forme allongée par terre.

— Bon, vous pouvez nous laisser, dit-il.

— Vous me dites si jamais...

La porte se referma en glissant et claqua avec un bruit discordant. L'homme allongé par terre grogna, puis remua, mais à peine. Bosch se dirigea vers lui et s'assit sur le banc le plus proche. Il sortit ensuite son magnétophone de la poche de sa veste, le posa à côté de lui, regarda la petite fenêtre de surveillance, vit le visage du sergent s'éloigner et poussa l'homme du bout de sa chaussure. L'homme grogna de nouveau.

— Hé, réveille-toi, espèce d'ordure !

L'homme tourna lentement la tête de côté, puis la leva. Il avait de la peinture dans les cheveux, et son cou et le devant de sa chemise étaient couverts de vomi. Il ouvrit les yeux et les referma immédiatement, aveuglé par la lumière du plafonnier.

— C'est encore toi ? murmura-t-il d'une voix éraillée.

Bosch acquiesça d'un signe de tête.

— Ouais, c'est encore moi.

— On se refait un petit tour de valse, c'est ça ?

Un sourire fila dans sa barbe de trois jours. Bosch vit qu'il avait perdu une dent depuis la dernière fois. Il tendit la main en avant, la posa sur son magnétophone, mais attendit encore avant de commencer à enregistrer.

— Allez, debout ! lança-t-il. C'est le moment de causer.

— Laisse tomber, mec. J'ai pas envie de...

— T'as plus beaucoup de temps. Tu me parles.

— Fous-moi la paix, bordel !

Bosch regarda de nouveau la fenêtre. Pas une ombre derrière. Il reporta son attention sur l'homme étendu par terre.

— Ton salut, c'est de me dire la vérité, reprit-il. Maintenant plus que jamais. Je ne pourrai pas t'aider si tu la fermes.

— C'est quoi ça ? Tu t'es fait prêtre ? Tu veux ma confession ?

— Parce que tu voudrais te confesser ?

L'homme ne répondit pas. Au bout d'un moment, Bosch se demanda s'il ne s'était pas rendormi. Il lui enfonça une deuxième fois le bout de sa chaussure dans le flanc, à la hauteur des reins. L'homme s'agita violemment en battant des bras et des jambes.

— Va te faire enculer ! hurla-t-il. C'est pas toi que je veux. C'est un avocat.

Bosch garda le silence un instant, reprit son magnétophone et le remit dans sa poche. Puis il se pencha en avant, les coudes appuyés sur les genoux, croisa les mains, regarda le pochard et secoua lentement la tête.

— Bon, tant pis, dit-il, je ne pourrai pas t'aider.

Il se leva, regarda la fenêtre, appela le sergent et laissa l'homme allongé par terre.



— Y a quelqu'un qui vient.

Terry McCaleb leva les yeux vers sa femme et suivit son regard. La route descendait en lacets. Tout en bas il vit la voiturette de golf remonter lentement la pente. Le toit du véhicule lui masquait le conducteur.

Ils étaient assis sur la terrasse arrière de la maison qu'ils louaient dans La Mesa Avenue. La vue s'étendait de la petite route sinueuse qu'ils avaient sous les yeux jusqu'au port d'Avalon et embrassait toute la baie de Santa Monica jusqu'à la brume de smog qui marquait le début des terres. C'était ce panorama qui les avait décidés à s'établir dans l'île et à y faire leur nouveau foyer. Pourtant, lorsque Graciela lui avait parlé, ce n'était pas le paysage qu'il contemplait, mais le bébé qu'il tenait dans ses bras. Il avait du mal à regarder plus loin que les grands yeux bleus et confiants de sa fille.

Il vit le numéro de location de la voiturette qui passait sous eux. Ce n'était donc pas quelqu'un du coin qui la pilotait. L'inconnu avait dû prendre le Catalina Express pour venir du continent. Il n'empêche : il se demanda comment sa femme avait fait pour deviner que c'était chez eux qu'il venait et pas chez un voisin.

Il ne lui posa pas la question — ce n'était pas la première fois qu'elle avait des prémonitions. Il se contenta d'attendre, et peu après que la voiturette eut disparu de son champ de vision il entendit frapper à la porte. Graciela alla ouvrir et revint avec une femme que Terry n'avait pas revue depuis trois ans.

Jaye Winston, l'inspectrice des services du shérif, sourit en voyant l'enfant dans ses bras. Le sourire était sincère, mais distrait, celui de quelqu'un qui n'est pas venu là pour s'extasier sur un nouveau-né. McCaleb regarda le gros classeur vert qu'elle tenait dans une main et la cassette vidéo qu'elle avait dans l'autre et comprit tout de suite que la jeune femme venait pour affaires. Des affaires de mort.

— Terry, comment vas-tu ? dit-elle.

— On ne peut mieux. Tu te souviens de Graciela ?

— Évidemment. Et elle, qui c'est ?

— Cici.

McCaleb ne disait jamais le prénom officiel de sa fille quand il avait de la compagnie. Il ne l'appelait Cielo que lorsqu'il se trouvait seul avec elle.

— Cici, répéta Winston, puis elle marqua un temps d'arrêt comme si elle attendait une explication.

Aucune ne venant, elle ajouta :

— Et on a quel âge ?

— Presque quatre mois. Elle est grande.

— Ça, je vois... Et le garçon... où est-il ?

— Raymond ? dit Graciela. Il est parti avec des copains pour la journée. Comme le bateau était loué, il est allé jouer au base-ball.

---

La conversation était hésitante et bizarre. Ou bien tout ça ne l'intéressait pas vraiment, ou bien Winston était peu habituée à ces échanges de banalités.

— Tu veux boire quelque chose ? lui demanda McCaleb en tendant le bébé à sa femme.

Comme si c'était un signal, ou qu'elle s'indignait de passer ainsi de mains en mains, l'enfant s'agita. Graciela décida de rentrer et laissa son mari et la jeune femme debout dans la véranda. McCaleb montra à l'inspectrice les fauteuils et la table ronde autour de laquelle ils dînaient pratiquement tous les soirs pendant que Cici dormait.

— Asseyons-nous, dit-il en lui indiquant le fauteuil d'où elle aurait la plus belle vue sur le port.

Winston posa le classeur vert sur la table et la cassette vidéo par-dessus.

— Superbe, dit-elle.

— Oui, elle est vraiment étonnante. Je pourrais la regarder du matin au...

Il s'arrêta et sourit en comprenant que c'était de la vue qu'elle parlait, pas de sa fille. Winston sourit à son tour.

— Elle aussi est magnifique, dit-elle. Non, vraiment. Et tu as l'air en forme, toi aussi. Bronzé et tout et tout.

— Je sors pas mal avec le bateau.

— Et ça tient, côté santé ?

— En dehors de toutes les pilules qu'on me fait avaler, je ne peux pas me plaindre. Ça fait déjà trois ans et je n'ai toujours pas le moindre accroc. Je crois que je suis définitivement tiré d'affaire, Jaye. Il faut juste que je continue à prendre tous ces trucs et ça devrait se maintenir.

Il sourit et parut effectivement être l'image même de la bonne santé, avec sa peau hâlée et ses cheveux éclaircis par le soleil. Coupés court et net, ils étaient presque blonds maintenant. Travailler sur le bateau lui avait aussi raffermi les muscles des bras et des épaules. La cicatrice de trente centimètres de long que lui avait laissée sa greffe cardiaque était la seule chose qui aurait pu le trahir, mais elle était cachée par sa chemise.

— Tout ça est parfait, reprit Winston, et on dirait que tu t'es bien installé. Nouvelle famille, nouvelle maison... loin de tout...

Elle se tut un instant et tourna la tête comme si, la vue, l'île et McCaleb, elle voulait embrasser tout à la fois. Terry l'avait toujours trouvée attirante, mais à la manière garçon manqué. Elle avait des cheveux blond-roux qu'elle laissait tomber sur ses épaules et ne s'était jamais maquillée du temps où ils travaillaient ensemble. Mais elle avait le regard aigu et intelligent et le sourire facile, quoiqu'un peu triste, comme si elle voyait en même temps l'humour et la tragédie en toute chose. Elle portait un jean noir et un T-shirt blanc sous un blazer noir. Elle avait l'air calme et dure, et il savait d'expérience que c'était bien ce qu'elle était. Elle repoussait souvent ses cheveux derrière son oreille quand elle parlait, habitude qu'il trouvait charmante, sans trop savoir pourquoi. Il se disait depuis longtemps que s'il n'avait pas rencontré Graciela, il aurait peut-être essayé de la connaître mieux et sentait qu'elle le savait.

— Tout ça me rend un peu coupable d'être venue, dit-elle. Enfin... un peu seulement.

McCaleb lui montra le classeur et la bande d'un signe de tête.

— Tu es venue pour le boulot, dit-il. Tu aurais pu appeler, Jaye. Ça t'aurait économisé du temps.

— Je n'ai pas pu, Terry. Tu ne nous as rien envoyé pour nous signaler ton changement d'adresse et de numéro de téléphone, comme si... tu ne voulais pas qu'on sache où tu étais passé ?

Elle repoussa ses cheveux derrière son oreille gauche et sourit de nouveau.

— Ce n'est pas tout à fait ça, dit-il. Je ne pensais pas qu'on voudrait savoir où j'étais. Et donc... comment as-tu fait pour me retrouver ?

— J'ai demandé à la marina sur le continent.

— « De l'autre côté », la corrigea-t-il. C'est comme ça qu'on dit par ici.

— Va pour « l'autre côté ». A la capitainerie, on m'a informé que tu avais toujours un mouillage, mais que tu avais amené le bateau ici. J'ai pris un taxi maritime et on a tourné dans le port jusqu'à ce qu'on trouve. C'est ton copain qui nous a dit comment monter ici.

— Buddy.

McCaleb contempla le port et y repéra le *Following Sea*, à environ un demi-mile de la maison. Il vit Buddy Lockridge penché à la poupe et comprit au bout d'un moment qu'il rinçait les moulinets avec le tuyau relié à la réserve d'eau douce.

— Bon, alors, Jaye, reprit-il sans regarder la jeune femme, de quoi s'agit-il ? Ça doit être important pour que tu te sois tapé tout ce trajet un jour de congé parce que... tu n'es pas de service le dimanche, n'est-ce pas ?

— La plupart du temps, non.

Elle poussa la bande de côté et ouvrit le classeur. Cette fois il regarda de près. Bien qu'il ne la vît qu'à l'envers, il sut tout de suite que la page du dessus était un rapport d'homicide standard, celui qui ouvre tous les dossiers de meurtre. C'était par là qu'on commençait. Il chercha la case adresse. Et, toujours en lisant à l'envers, il comprit que l'affaire était du ressort de West Hollywood.

— J'aimerais assez que tu jettes un coup d'œil là-dessus, dit-elle. Dans tes moments de loisir, s'entend. D'après moi, ce serait assez dans tes cordes. Si tu pouvais lire ce truc et me montrer des choses que j'aurais pu oublier...

Dès qu'il avait vu le classeur dans les mains de Winston, il avait deviné que ce serait la question qu'elle lui poserait. Maintenant que c'était chose faite, il était envahi de sentiments contradictoires. Il était excité à l'idée de renouer avec sa vie d'antan, mais se sentait également coupable de ramener de la mort dans une maison si pleine de bonheur et de vie nouvelle. Il tourna la tête vers la porte coulissante pour voir si Graciela les observait. Ce n'était pas le cas.

— « Dans mes cordes » ? répéta-t-il. Si c'est une histoire de serial killer, tu perds ton temps. Va voir les gens du Bureau et demande Maggie Griffin. Elle te...

— C'est déjà fait, Terry. Et j'ai toujours besoin de ton aide.

— Ça remonte à quand ?

— Quinze jours.

Elle leva les yeux du classeur et chercha les siens.

— Le jour de l'an ?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment.

— Le premier meurtre de l'année, Terry. Pour le comté de Los Angeles, du moins. Pour certains,

le nouveau millénaire ne commence que cette année.

---

— Tu crois que c'est un cinglé du millénaire ?

— En tout cas, c'est sûrement un cinglé de première. Enfin... je crois. C'est pour ça que je suis ici.

— Qu'est-ce qu'on en dit au Bureau ? Tu en as parlé avec Maggie ?

— Tu as perdu le contact, Terry. Maggie a été renvoyée à Quantico. Les choses s'étant un peu tassées au cours des dernières années, l'unité des Sciences du comportement l'a rappelée. Il n'y a plus d'antenne du FBI à Los Angeles. Et donc, oui, je lui ai parlé. Mais par téléphone, à Quantico. Elle a passé le truc à l'ordinateur, mais n'a rien trouvé. Pour ce qui serait d'un profil ou autre, je suis sur liste d'attente. Sais-tu qu'il y a eu trente-quatre assassinats liés à l'arrivée du nouveau millénaire rien que la nuit de la Saint-Sylvestre et le premier de l'an ? Bref, le Bureau a les mains pleines et les gros centres de police comme le nôtre se retrouvent au bout de la queue, le raisonnement étant qu'ayant moins d'expérience, de connaissances et de ressources en hommes que nous, les villes de moindre importance ont davantage besoin de ses services.

Elle attendit un instant qu'il digère tous ces renseignements. McCaleb comprenait le Bureau : en gros, il s'agissait de faire le tri.

— Ça ne me gêne pas d'attendre un mois que Maggie ou quelqu'un d'autre me figne quelque chose, reprit-elle, mais mon intuition me dit que, sur ce coup-là, le facteur temps est essentiel. S'il s'agit vraiment d'un serial, attendre un mois risque de faire long. C'est pour ça que je suis venue te voir. Je me casse les dents sur cette affaire et tu pourrais bien être mon seul espoir de trouver quelque chose qui me fasse avancer. Je n'ai pas oublié l'histoire du Rôdeur des cimetières et du Tueur au code. Je sais très bien ce dont tu es capable quand tu as un dossier de meurtre et une bande vidéo entre les mains.

Purement gratuites, ces dernières paroles étaient la seule erreur de Winston, songea-t-il. En dehors de cela, il la croyait sincère lorsqu'elle disait que son tueur pourrait bien frapper à nouveau.

— Ça fait une paie, Jaye, dit-il. Hormis pour la sœur de Graciela<sup>1</sup>, je n'ai pris part à aucune...

— Allons, Terry ! s'écria-t-elle. Arrête de me raconter des conneries, d'accord ? Rester assis avec ton bébé dans les bras tous les jours de la semaine n'effacera jamais ce que tu as fait et été. Nous ne nous sommes pas vus et parlé depuis longtemps, mais je te connais. Et je sais très bien qu'il ne se passe pas un jour que tu ne réfléchisses à une affaire ou à une autre. Pas un, Terry.

Elle marqua un temps d'arrêt et le regarda fixement.

— Ils t'ont peut-être enlevé ton cœur, enchaîna-t-elle, mais ils ne t'ont certainement pas pris ce qui le fait battre... tu vois ce que je veux dire ?

Il se détourna et regarda de nouveau son bateau. Buddy s'était assis dans le grand fauteuil de pêche, les pieds posés sur le tableau arrière. McCaleb songea qu'il devait avoir une bière dans la main, mais il était trop loin pour le voir.

— Je ne saisis pas très bien pourquoi tu as besoin de moi alors que tu lis si bien dans les têtes, lui renvoya-t-il.

— Je suis peut-être bonne, mais tu es toujours le meilleur que j'aie jamais connu dans ce domaine. Merde, Terry, même si les types de Quantico n'étaient pas bouclés jusqu'à Pâques, ce serait toi que je choiserais avant tous les autres analystes de profil spécifique, et je ne plaisante pas. Tu as été...

— D'accord, d'accord, Jaye. On peut se passer de faire l'article, non ? Mon ego se porte très bien sans tous ces...

---

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut ?

Il reporta son attention sur elle.

— Juste un peu de temps. Il faut que j'y réfléchisse.

— Si je suis ici, c'est parce que mon instinct me dit que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi.

Il se leva et gagna la rambarde pour contempler l'océan. Un Catalina Express approchait du débarcadère. McCaleb savait qu'il serait presque vide. Les mois d'hiver n'apportaient que peu de visiteurs dans l'île.

— Le bateau arrive, dit-il. C'est l'horaire d'hiver, Jaye. Tu ferais mieux de l'attraper pour rentrer, sinon tu vas être obligée de passer la nuit ici.

— Je demanderai au dispatching de m'envoyer un hélico s'il le faut. Terry... tout ce que je te demande, c'est une journée, au maximum. Une nuit, même. Celle-ci. Tu t'assieds, tu lis le dossier, tu visionnes la bande et tu me téléphones demain matin pour me dire ce que tu as remarqué. Peut-être qu'il n'y aura rien à signaler, ou rien de neuf. Mais il se peut que tu repères quelque chose que nous aurons raté ou que tu trouves une idée à laquelle nous n'aurons pas pensé. C'est tout ce que je te demande, Terry. Et je ne crois pas que ce soit beaucoup.

Il détourna les yeux du bateau qui rentrait au port et se tourna de façon à pouvoir s'adosser à la rambarde.

— Ça ne te paraît pas énorme parce que c'est la vie que tu mènes, dit-il. Pas moi, Jaye. Cette existence-là, je l'ai quittée. Y repiquer ne serait-ce qu'une journée va changer des trucs. Je me suis installé ici pour démarrer quelque chose de nouveau et oublier tout ce dans quoi j'étais bon. Pour être bon dans d'autres choses. Pour être un bon père et un bon mari, tiens, pour commencer.

Elle se leva et gagna la rambarde à son tour. Elle se tint à côté de lui, mais contempla le panorama tandis qu'il continuait de regarder sa maison. Elle lui parla à voix basse. Même si Graciela les avait écoutés de l'intérieur, elle n'aurait pas pu l'entendre.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit pour la sœur de Graciela, non ? lui demanda-t-elle. Tu m'as dit qu'on t'avait donné une deuxième chance de vivre et qu'il devait bien y avoir une raison à ça. Aujourd'hui tu t'es fait une vie avec sa sœur et son fils et tu as même un bébé à toi. C'est merveilleux, Terry, et je le pense vraiment. Mais ce ne peut pas être la raison que tu cherchais. Et tout au fond de toi, tu le sais. Il n'y avait pas meilleur que toi pour attraper ces types. Qu'est-ce que ça peut être que d'attraper des poissons à côté de ça ?

Il hocha légèrement la tête et se sentit mal à l'aise de l'avoir fait aussi vite.

— Bon, laisse-moi tes trucs, dit-il enfin. Je t'appelle dès que je peux.

Elle chercha Graciela des yeux en se dirigeant vers la porte, mais ne la vit pas.

— Elle doit être avec le bébé, lui expliqua-t-il.

— Dis-lui au revoir de ma part.

— Je le ferai.

Il la raccompagna dans un silence embarrassé. Quand Mc Caleb ouvrit la porte, Winston reprit la

parole.

---

— Alors, Terry, c'est comment d'être père ?

— Il n'y a rien de mieux, dit-il. Rien de mieux et rien de pire.

C'était sa réponse classique. Mais il réfléchit encore un instant, puis il ajouta quelque chose qu'il avait pensé mais n'avait encore jamais dit, pas même à Graciela.

— C'est comme d'avoir un pistolet sur la tempe du matin au soir.

Winston parut déconcertée, voire un peu inquiète.

— Comment ça ?

— Parce que je sais que s'il lui arrivait quelque chose... quoi que ce soit... ma vie serait foutue.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, je crois comprendre, dit-elle.

Elle franchit la porte et se sentit un peu bête en partant : être une inspectrice de première force quand il s'agissait de coincer des assassins et s'éloigner dans une voiturette de golf !

[1.](#) Cf. *Créance de sang*, publié dans cette même collection (NdT).

Le dîner qu'il prit avec Graciela et Raymond fut calme. Ils mangèrent du bar qu'il avait attrapé le matin même de l'autre côté de l'île, près de l'isthme. Ses clients voulaient toujours garder le poisson qu'ils attrapaient, mais changeaient souvent d'idée en retrouvant le port. L'instinct du tueur, sans doute. Attraper la proie ne leur suffisait pas. Il fallait aussi qu'ils la tuent. Bref, on servait beaucoup de poisson à la maison de La Mesa.

Il l'avait fait griller sur le barbecue de la véranda avec du maïs encore dans son enveloppe. Graciela, elle, avait préparé une salade et des biscuits. Ils avaient chacun un verre de vin devant eux. Raymond buvait du lait. Le repas était bon, au contraire du silence qui régnait. McCaleb coula un regard au garçonnet et comprit qu'il avait senti la tension qui régnait entre eux et préférait se laisser porter par la vague. Il se rappela qu'il ne procédait pas autrement lorsque, tout petit, il voyait ses parents se jeter leur mutisme à la tête. Raymond était le fils de la sœur de Graciela et son père n'avait jamais figuré dans le tableau. Lorsque Glory était morte — lorsqu'elle avait été assassinée trois ans plus tôt —, il était allé vivre avec Graciela. C'est à ce moment-là que McCaleb avait fait leur connaissance à tous les deux, pendant son enquête.

— Alors, cette partie de base-ball ? demanda-t-il enfin.

— Pas mal, faut croire, répondit l'enfant.

— T'as touché des balles ?

— Non, aucune.

— Ça viendra. Ne t'inquiète pas. Surtout n'arrête pas. Continue d'essayer, dit-il en hochant la tête.

Ce matin-là, Raymond avait voulu sortir en mer avec lui, mais n'en avait pas eu la permission. Le bateau avait été loué par six hommes qui venaient « de l'autre côté ». Avec McCaleb et Buddy, ça faisait huit, soit le maximum autorisé par les règlements de sécurité, et McCaleb ne les enfreignait jamais.

— Écoute, reprit-il, il n'y aura pas d'autre partie de pêche au gros avant dimanche. Pour l'instant, on n'a que quatre clients. C'est l'hiver et je doute que nous en ayons d'autres. Si personne d'autre ne se manifeste, je t'emmène.

Le visage du gamin parut s'illuminer. Raymond hocha vigoureusement la tête et travailla fort la chair parfaitement blanche de son poisson avec sa fourchette, qui semblait bien grande dans sa main d'enfant. McCaleb en éprouva de la tristesse. Raymond était excessivement petit pour un garçon de dix ans, s'en montrait très inquiet et lui demandait souvent quand il allait enfin se mettre à grandir. McCaleb lui répondait toujours que ça arriverait bien assez tôt, mais pensait qu'il ne serait jamais grand. Il savait que si sa mère avait été de taille moyenne, son père, lui, avait été très petit — aussi bien en taille qu'en intégrité : il avait disparu avant la naissance de son fils.

Invariablement choisi en dernier quand on formait les équipes et trop petit pour pouvoir rivaliser avec les enfants de son âge, Raymond s'intéressait à d'autres activités que les sports collectifs. La pêche étant devenue sa passion, Terry avait pris l'habitude de l'emmener attraper du flétan dans la baie. Dès qu'il sortait en mer avec des clients, l'enfant le suppliait de l'emmener et lorsqu'il restait

de la place McCaleb en faisait son second. Il avait toujours grand plaisir à glisser un billet de cinq dollars dans une enveloppe, à la sceller et à la lui tendre à la fin de la journée.

— On aura besoin de toi à la vigie, dit-il. Ils veulent descendre vers le sud pour attraper du marlin.

— Cool !

McCaleb sourit. Raymond adorait être à la vigie, scrutant l'horizon pour repérer un marlin noir en train de dormir ou de rouler à la surface. Et, muni d'une paire de jumelles, il commençait à s'y connaître. McCaleb se tourna vers Graciela pour partager cet instant de bonheur, mais elle regardait fixement son assiette et ne souriait pas.

Au bout de quelques minutes, Raymond eut fini de manger et demanda l'autorisation d'aller jouer avec son ordinateur dans sa chambre. Graciela lui demanda de baisser le son pour ne pas réveiller le bébé. L'enfant rapporta son assiette à la cuisine et les laissa seuls.

McCaleb savait très bien pourquoi sa femme se taisait. Et Graciela, elle, savait tout aussi bien qu'elle ne pouvait pas lui interdire de se lancer dans une autre enquête dans la mesure où c'était elle qui l'avait supplié de retrouver l'assassin de sa sœur trois ans plus tôt. Tout ce qu'elle ressentait était pris dans ce piège.

— Graciela, dit-il, je sais que tu ne veux pas que je m'engage dans cette...

— Je n'ai pas dit ça ! s'écria-t-elle.

— Ce n'était même pas la peine, lui répliqua-t-il. Je te connais et je vois bien à ton regard que depuis que Winston est pas...

— Je veux seulement que rien ne change.

— Je comprends. Et moi non plus, je ne le veux pas, et rien ne changera. Je vais juste jeter un coup d'œil à ce dossier et visionner la bande et je lui dirai ce que j'en pense.

— Sauf que tu n'en resteras pas là, dit-elle. Moi aussi, je te connais, Terry. Tu seras accroché. Tu es le meilleur dans ce domaine.

— Non, je ne me laisserai pas accrocher. Je me contenterai de faire ce qu'elle m'a demandé, rien de plus. Et tiens, je ne vais même pas le faire ici. Je vais prendre ce qu'elle m'a donné et l'emporter au bateau. Comme ça, je ne serai pas avec ça dans la maison. D'accord ? Je ne veux pas que ces trucs-là traînent ici.

Il savait qu'il ferait ce travail avec ou sans son approbation, mais ne pouvait s'empêcher de la vouloir. Leur relation était si jeune qu'il semblait toujours rechercher son autorisation. Il y avait souvent pensé et se demandait si cela avait un rapport avec la deuxième chance qu'on lui avait donnée. Il avait beaucoup bataillé contre sa culpabilité ces trois dernières années, mais celle-ci ne cessait de se présenter et représenter à lui comme un barrage routier tous les deux ou trois kilomètres. Sans trop savoir pourquoi, il se disait alors que s'il arrivait seulement à gagner l'assentiment de sa femme, son existence serait validée. Son cardiologue avait parlé de culpabilité du rescapé : s'il vivait, c'était parce que quelqu'un d'autre était mort, la conséquence étant qu'il devait toujours se sentir pardonné. McCaleb savait que ce n'était pas aussi simple.

Graciela fronça les sourcils, mais il ne l'en trouva pas moins belle pour autant. Elle avait le teint cuivré, des cheveux noirs qui encadraient son visage et ses yeux étaient d'un brun si sombre qu'il n'y avait pratiquement pas de séparation entre ses iris et ses pupilles. Sa beauté faisait elle aussi partie



des raisons qui le poussaient à chercher son approbation en tout. Il y avait quelque chose de purificateur dans la lumière de son sourire chaque fois qu'elle lui en accordait un.

— Terry, reprit-elle, je vous ai écoutés quand vous étiez dans la véranda. Le bébé s'était calmé et j'ai entendu ce qu'elle disait sur ce qui fait battre ton cœur, comment il ne se passe pas un jour sans que tu penses à ce que tu faisais avant. Dis-moi seulement ceci : avait-elle raison ?

Il garda le silence un instant. Il baissa la tête et regarda son assiette vide avant de contempler les lumières des maisons qui brillaient à flanc de colline, jusqu'à l'auberge en haut du mont Ada. Il hochait lentement la tête et la regarda dans les yeux.

— Oui, dit-il, elle avait raison.

— Alors tout ça, tout ce qu'on fait ici, le bébé, c'est un mensonge ?

— Non, bien sûr que non. Pour moi, il n'y a que ça qui compte et je ferais n'importe quoi pour le protéger. Mais la réponse est oui : oui, je pense à ce que j'étais et faisais avant. J'ai sauvé des vies quand je travaillais pour le Bureau, Graciela, c'est aussi simple que ça. J'ai aidé à virer le mal de ce monde, à le rendre un peu moins sombre.

Il leva la main et lui montra le port.

— Et maintenant, je vis quelque chose de merveilleux avec toi, Cielo et Raymond, et... j'attrape du poisson pour des gens riches qui n'ont rien de mieux à faire de leur argent.

— Et tu veux les deux.

— Je ne sais pas ce que je veux. Mais je sais que quand elle était là, j'ai dit certaines choses parce que je me doutais bien que tu nous écoutais. J'ai dit ce que tu voulais entendre, mais au fond de mon cœur ce n'était pas ça que je voulais. Ce que je voulais, c'était ouvrir ce dossier et me mettre tout de suite au travail. Elle avait raison, Gracie. Elle ne m'a pas revu depuis trois ans, mais elle ne s'est pas trompée sur mon compte.

Graciela se leva, fit le tour de la table pour le rejoindre et s'assit sur ses genoux.

— C'est seulement que j'ai peur pour toi, dit-elle.

Puis elle l'attira contre elle.

Il sortit deux grands verres du buffet et les posa sur le comptoir. Il remplit le premier d'eau minérale et le second de jus d'orange. Puis il commença à avaler les vingt-sept pilules qu'il avait alignées devant lui, en prenant une gorgée d'eau et de jus d'orange de temps en temps, pour faire descendre. Avaler ses pilules — deux fois par jour — était un rituel qu'il haïssait. Pas à cause du goût — au bout de trois ans, il y avait longtemps qu'il s'y était fait —, mais parce que ça lui rappelait combien il dépendait de l'extérieur pour sa simple survie. De fait, ces pilules étaient une manière de laisse. Il ne pouvait pas vivre longtemps sans elles. Une grande partie de son univers s'était construite autour du soin qu'il mettait à être sûr de toujours les avoir à portée de main. C'était autour de ça qu'il échafaudait ses emplois du temps. Ses pilules, il les thésaurisait. Parfois même, il rêvait qu'il était en train de les prendre.

Dès qu'il eut fini, il passa dans la salle de séjour, où Graciela lisait une revue. Elle ne leva pas la tête pour le regarder lorsqu'il entra — encore un signe qu'elle n'était pas heureuse de ce qui se

passait dans son nouveau foyer. Il resta debout à attendre, puis, rien ne venant, il emprunta le couloir jusqu'à la chambre du bébé.

---

Cielo dormait toujours dans son berceau. Le plafonnier étant en veilleuse, il monta la lumière juste ce qu'il fallait pour la voir clairement. Il s'approcha du berceau et se pencha dessus pour entendre respirer sa fille, pour la regarder et sentir son odeur de bébé. Elle avait le teint de sa mère — peau et cheveux foncés -, mais ses yeux étaient différents, bleus comme l'océan. Elle avait serré ses mains en deux petits poings comme si elle voulait lui montrer qu'elle était prête à se battre pour vivre. C'était quand il la regardait dormir qu'il était le plus amoureux d'elle. Il repensa à tous les préparatifs auxquels ils s'étaient soumis avant sa naissance, aux livres qu'il avait lus, aux cours qu'il avait suivis et aux conseils que les amies de Graciela — toutes infirmières en pédiatrie — leur avaient prodigués. Tout cela pour qu'ils soient prêts à s'occuper d'une vie fragile et qui dépendrait beaucoup d'eux. Mais rien n'avait été dit ou lu pour le préparer à l'expérience contraire, au fait que dès qu'il avait tenu Cielo dans ses bras, il avait su que c'était maintenant sa vie à lui qui dépendait de celle de sa fille.

Il se pencha et posa sa main grande ouverte sur le dos de l'enfant. Cielo ne bougea pas. Il sentit son petit cœur qui battait. C'était rapide et désespéré, comme une prière chuchotée. Il lui arrivait souvent de tirer le rocking-chair près du berceau et de la regarder jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ce soir-là, ce serait différent. Il allait devoir partir. Il avait du travail à faire : la dette du sang. Il n'était pas trop sûr de savoir s'il fallait seulement lui dire adieu pour la nuit ou s'il devait trouver une inspiration ou chercher à gagner son approbation à elle aussi. Tout cela n'avait pas grand sens dans sa tête. Il ne savait vraiment qu'une chose : il devait absolument la regarder et la toucher avant de partir travailler.

Il longea la jetée et descendit les marches qui conduisaient au ponton des plaisanciers. Il trouva son Zodiac au milieu des petits bateaux, monta dedans et prit soin de ranger le classeur et la bande vidéo derrière la proue gonflable afin qu'ils ne soient pas mouillés. Il tira deux fois sur le câble du démarreur avant que le moteur se mette en marche, puis il gagna le chenal au milieu de la baie. Il n'y avait pas de quais d'amarrage dans le port d'Avalon. Les embarcations étaient mouillées les unes derrière les autres à des bouées alignées en longues files qui épousaient la forme du rivage. Comme c'était l'hiver, il y avait peu de bateaux, mais il préféra ne pas couper entre les bouées. Il suivit les chenaux, comme s'il conduisait sa voiture dans les rues de son quartier. Pas question de rouler à travers les pelouses, on restait sur la chaussée.

Il faisait froid sur l'eau, il remonta la fermeture Éclair de son coupe-vent. En se rapprochant du *Following Sea*, il vit les lueurs bleutées de la télévision derrière les rideaux du salon. Buddy Lockridge n'avait donc pas fini son travail assez tôt pour reprendre le ferry et avait décidé de passer la nuit à bord.

Ils dirigeaient l'affaire ensemble. Si le bateau était au nom de Graciela, la licence maritime et tous les autres documents relatifs à la société étaient à celui de Lockridge. Les deux hommes s'étaient rencontrés un peu plus de trois ans auparavant, à l'époque où McCaleb mouillait le *Following Sea* dans le port de Los Angeles, à la marina de Cabrillo, et y vivait tout en le remettant en état. Ils s'étaient liés d'une amitié qui avait fini par se transformer en partenariat.

Au printemps et en été, Buddy Lockridge passait les trois quarts de ses nuits à bord. Mais, pendant la morte-saison, il prenait presque toujours le dernier ferry pour regagner son propre bateau à Cabrillo. Il semblait avoir plus de succès auprès des femmes dans les nombreux bars du continent que dans les deux ou trois de l'île. McCaleb se dit qu'il repartirait le lendemain matin puisqu'ils n'auraient pas de clients avant cinq jours.

Il heurta la queue d'aronde du *Following Sea* avec le Zodiac, coupa le moteur et quitta l'embarcation avec son classeur et sa bande vidéo. Il l'amarra à un taquet de la poupe et se dirigea vers la porte du salon. Buddy l'y attendait : il avait entendu le Zodiac ou l'avait senti cogner dans le bateau. McCaleb ouvrit la porte coulissante. Buddy tenait un roman de format poche à côté de lui. McCaleb regarda du côté de la télé, mais ne put voir ce que regardait son ami.

— Alors, la Terreur, lança ce dernier, quoi de neuf ?

— Rien. J'ai juste besoin de bosser un peu. Je vais prendre la couchette de devant, d'accord ?

Il entra dans la pièce. Il y faisait bon. Lockridge avait monté le chauffage à fond.

— Oui, bon, pas de problème. Je peux faire quelque chose pour t'aider ?

— Non, c'est pas pour notre affaire.

— C'est pour la fille qui est venue tout à l'heure ? La nénette du shérif ?

McCaleb avait oublié que Winston était d'abord passée par le bateau et que c'était Lockridge qui l'avait renseignée.

— Oui, dit-il.

— Tu travailles pour elle ?

— Non, répondit-il aussitôt dans l'espoir de limiter l'intérêt de son ami. Il faut juste que je regarde quelques trucs et que je la rappelle demain.

— Cool, ça, mec.

— Pas vraiment, non. C'est juste un service que je dois lui rendre. Qu'est-ce que tu regardais ?

— Des conneries à la télé. Une histoire d'équipe spéciale qui s'en prend à des hackers. Pourquoi ça ? Tu as déjà vu l'émission ?

— Non. Je me demandais seulement si je pourrais t'emprunter la télé un moment, dit-il en lui montrant la cassette vidéo.

— Fais comme chez toi. T'as qu'à la glisser dedans.

— Euh, non... pas ici, Buddy. C'est... l'inspectrice Winston m'a demandé de faire ça de manière confidentielle. Je te rapporte la télé dès que j'ai fini.

McCaleb lut la déception sur son visage, mais ne s'en inquiéta guère. Il s'approcha du comptoir qui séparait la cambuse du salon et y posa son classeur et sa cassette. Puis il débrancha le poste et l'ôta du support qui le maintenait en place et l'empêchait de tomber quand il y avait de la mer. L'appareil était équipé d'un magnétoscope incorporé et pesait son poids. Il le descendit dans l'escalier étroit et le porta jusqu'à la cabine de luxe qu'il avait transformée en partie en bureau, les deux côtés de la pièce étant maintenant flanqués de deux couchettes superposées. Celle du bas à gauche avait été aménagée en bureau, les deux du haut servant à ranger ses anciens dossiers du FBI

— Graciela ne voulait pas les voir dans la maison, où Raymond aurait pu tomber dessus par hasard. De fait, il n'y avait qu'un hic à cette solution : Mc Caleb était à peu près sûr que Buddy y avait

fourré son nez à deux ou trois reprises et qu'il avait parcouru certains dossiers. Et ça l'ennuyait. Ça ressemblait beaucoup à une incursion dans sa vie privée. Il avait bien songé à fermer la cabine à clé, mais ç'aurait pu être une grosse erreur. C'était là que donnait la seule écrouille du pont inférieur et l'accès ne devait pas en être bloqué en cas d'évacuation d'urgence par l'avant.

Il posa l'appareil sur le bureau et le brancha à la prise de courant. Il se tournait déjà pour remonter au salon afin d'y reprendre le classeur et la cassette lorsqu'il vit Buddy descendre les marches de l'escalier. Il tenait la cassette dans une main et feuilletait les pages du classeur de l'autre.

— Hé mais, Buddy...

— Putain, mec, ça a l'air bizarre, ce coup-là !

McCaleb tendit le bras en avant, ferma le classeur et le lui prit des mains avec la cassette.

— Je jetais juste un coup d'œil ! s'écria Buddy.

— Je te l'ai dit, Buddy : c'est confidentiel.

— Oui, mais vu qu'on fait du bon boulot ensemble... c'est comme avant.

C'est vrai que, par pur hasard, Lockridge l'avait beaucoup aidé à l'époque où il enquêtait sur le meurtre de la sœur de Graciela. La seule différence était qu'il s'agissait alors d'une enquête en cours et que le crime avait été perpétré dans la rue. Cette fois, il n'était question que de passer un dossier en revue. McCaleb n'avait pas besoin que quelqu'un regarde par-dessus son épaule.

— Ce n'est pas la même chose, Buddy, lui expliqua-t-il. C'est juste un truc d'une soirée. J'y jette un coup d'œil et ce sera tout. Alors, laisse-moi me mettre au boulot tout de suite, que je n'y passe pas toute la nuit.

Lockridge ne répondit rien et McCaleb s'en tint là. Ayant fermé la porte de la cabine, il se tourna vers son bureau. Et regarda le classeur qu'il avait dans la main et fut tout excité par ce qu'il y voyait en même temps que la crainte et la culpabilité l'envahissaient de nouveau.

Il savait que l'heure était venue de rejoindre encore une fois le royaume des ténèbres. De les explorer et reconnaître. D'y trouver son chemin. Il était seul, mais il hochait la tête : cet instant, il l'attendait depuis longtemps, et se l'avouait enfin.

La vidéo était nette et sans secousses, et l'éclairage convenable. Les procédés utilisés pour filmer en vidéo des scènes de crime s'étaient beaucoup améliorés depuis l'époque où il travaillait pour le Bureau. Le contenu, lui, n'avait pas changé. Ce que la bande donnait à voir n'était encore une fois qu'une scène de meurtre crûment éclairée. Il finit par l'arrêter sur un plan, qu'il examina. La cabine était plongée dans le silence, le seul bruit du dehors étant celui de la mer léchant doucement la coque du bateau.

Au centre de l'image se trouvait le corps nu de ce qui semblait être un homme ligoté avec du fil de fer à balles de foin, ses bras et ses jambes si fort tirés en arrière qu'il donnait l'impression d'être dans une position fœtale inversée. La tête tournée vers le sol, l'inconnu gisait sur un vieux tapis crasseux. Le cadrage était trop serré sur le cadavre pour qu'on puisse savoir dans quel lieu il avait été découvert. Seules la masse du corps et sa musculature lui permirent de conclure qu'il s'agissait d'un homme : la tête de la victime n'était pas visible, un seau en plastique gris la recouvrant entièrement. McCaleb remarqua aussi que le fil de fer fortement tendu partait des chevilles du cadavre, remontait dans son dos, lui passait entre les omoplates et venait s'attacher autour de son cou, sous le rebord du seau. A première vue, il y avait donc eu étranglement, le poids des jambes et des pieds de la victime ayant refermé le nœud coulant autour de son cou et causé l'asphyxie. De fait, l'homme avait été ligoté de telle manière qu'il s'était lui-même étranglé lorsqu'il n'avait plus eu la force de maintenir ses jambes repliées en arrière dans cette position intenable.

McCaleb continua d'examiner la scène. Un peu de sang était tombé du seau sur le tapis, indiquant qu'on découvrirait une blessure à la tête en retirant le seau.

McCaleb se renversa en arrière dans son vieux fauteuil et réfléchit à ses premières impressions. Il n'avait toujours pas ouvert le classeur, préférant commencer par la vidéo et analyser la scène pour comprendre ce qu'avaient vu les premiers enquêteurs arrivés sur les lieux. Ce qu'il découvrait le fascinait déjà. Il y avait du meurtre rituel dans l'air et il sentit de nouveau l'adrénaline monter dans son sang. Il appuya sur le bouton de la télécommande et fit repartir la bande.

L'opérateur ayant reculé lorsque Jaye Winston était entrée dans le champ, il vit plus de choses dans la pièce qui paraissait petite et très peu meublée.

Coïncidence qui le frappa, Winston portait la même tenue que lorsqu'elle était passée le voir avec le classeur et la bande. Elle avait enfilé des gants en caoutchouc qui recouvraient les poignets de son blazer, son badge pendant au bout d'un lacet de chaussure noir qu'elle s'était passé autour du cou. Elle avait pris position à gauche du cadavre, tandis que son partenaire, qu'il ne reconnut pas, se plaçait à droite. C'est à ce moment-là que les premières paroles étaient prononcées.

« La victime a été vue par un coroner adjoint et peut donc être examinée par l'équipe des premières constatations. La victime a été *photographiée in situ*. Nous allons procéder à l'enlèvement du seau afin de poursuivre notre examen. »

McCaleb savait qu'elle se comportait et choisissait ses mots avec soin afin de ménager un avenir où, si l'assassin venait jamais à passer devant un tribunal, la bande serait visionnée par les jurés. Winston devait se conduire en professionnelle et donner l'impression d'être complètement détachée

de toutes les émotions qu'elle pouvait ressentir en découvrant le meurtre. Tout manquement à ces règles pouvait amener un avocat de la défense à exiger que la bande ne soit pas retenue comme pièce à conviction.

Winston qui remonte les bras, remet ses cheveux derrière ses oreilles, pose les deux mains sur les épaules de la victime et aide son partenaire à la retourner sur le côté, le cadavre tournant alors le dos à la caméra.

Celle-ci se rapproche, passe par-dessus l'épaule de la victime, l'opérateur cadrant sur Winston au moment où celle-ci dégage doucement l'anse du seau de dessous le menton du mort et commence à le lui enlever de la tête avec précaution.

« Bon », dit-elle.

Puis elle montre l'intérieur du seau à la caméra — du sang s'y est coagulé —, et range celui-ci dans une caisse en carton ouverte, destinée au stockage des pièces à conviction. Enfin elle se retourne, baisse la tête et regarde la victime.

Du chatterton gris a été enroulé autour de la tête du mort pour former un épais bâillon sur sa bouche. Il a les yeux ouverts et exorbités — ils lui sortent littéralement de la tête. Ses deux cornées sont rougies par l'hémorragie. Même chose pour la peau tout autour.

« PC », dit le partenaire de Winston en lui montrant les yeux de la victime.

« Kurt, lui renvoie-t-elle, on est enregistrés. »

« Excuse-moi. »

Ainsi enjoignait-elle à son partenaire de garder ses remarques pour lui. Encore une fois, elle préservait l'avenir. McCaleb savait que son partenaire lui montrait l'hémorragie, ou « pétéchies de la conjonctive », qui prouvait la strangulation, mais cette observation-là, c'était un légiste, et pas un inspecteur, qui devait la faire aux jurés.

Du sang avait collé les cheveux mi-longs de la victime et s'était répandu à l'intérieur du seau, et sur le côté gauche de son visage.

Winston qui commence à remuer la tête du cadavre et à lui passer les doigts dans les cheveux afin de déterminer l'origine du flux sanguin. Enfin elle repère la blessure au sommet du crâne et tire les cheveux en arrière afin qu'on la voie le mieux possible.

« Barney, dit-elle, fais-moi un gros plan là-dessus si tu peux. »

La caméra qui se rapproche.

McCaleb découvrit alors un petit trou rond, mais qui ne semblait pas s'enfoncer très profondément dans la paroi du crâne. Il savait que la quantité de sang visible ne correspond pas toujours avec la gravité de la blessure. Même petites et sans importance, toutes les atteintes au cuir chevelu sont susceptibles de beaucoup saigner. Il aurait la description complète de la plaie en lisant le rapport d'autopsie.

« Ici, Barn... en gros plan, reprend Jaye Winston d'une voix qui a perdu sa monotonie. Il y a quelque chose d'écrit sur le chatterton, le bâillon. »

Elle avait dû s'en apercevoir en manipulant la tête de la victime. La caméra qui s'approche. McCaleb distingua des lettres finement tracées sur la bande de chatterton, à l'endroit où celle-ci passait en travers de la bouche du mort. Les lettres donnaient l'impression d'avoir été écrites à l'encre, mais le message avait été oblitéré par le sang qui avait coulé. Il crut y reconnaître un mot.

— Cave, dit-il tout haut. Cave ?

Il pensa ensuite que le mot n'était peut-être pas complet, mais aucun mot plus long et qui aurait commencé par ces lettres ne lui vint à l'esprit — en dehors de *caverne*.

Il fit un arrêt sur image et l'observa de près. Il était surexcité. Ce qu'il voyait le renvoyait à l'époque où il était analyste de profil spécifique, celle où pratiquement toutes les affaires qu'on lui confiait le conduisaient à la même interrogation : *De quel esprit malade tout cela peut-il sortir ?*

Tous les mots écrits par des tueurs avaient un sens et portaient l'affaire à un niveau plus élevé. La plupart du temps ils signifiaient que l'assassinat faisait en soi office de déclaration, de message transmis du tueur à sa victime et, plus tard, des enquêteurs au monde extérieur.

McCaleb se redressa et leva le bras pour chercher quelque chose sur la couchette du haut. Il en retira une des caisses remplies de vieux dossiers, la laissa tomber lourdement par terre, en souleva vite le couvercle et se mit à fouiller dedans pour y trouver un carnet où il serait resté des pages blanches. Lorsqu'il travaillait au Bureau, il avait pour habitude d'ouvrir un carnet à spirales neuf chaque fois qu'on lui confiait une affaire. Enfin il tomba sur un dossier qui ne contenait qu'un formulaire DAB et un carnet. La chemise ne comportant que ce document, il se dit que le carnet devait avoir pas mal de pages libres.

Il le feuilleta et découvrit qu'il n'y avait effectivement pas écrit grand-chose. Il sortit la Demande d'assistance au Bureau et parcourut rapidement la première page de la chemise pour savoir de quelle affaire il s'agissait. Il s'en souvint aussitôt : régler un dossier d'un seul coup de téléphone n'arrivait pas souvent. La demande d'aide avait été envoyée par un inspecteur de White Elk, une petite ville du Minnesota, quelque dix ans plus tôt. A cette époque-là, McCaleb travaillait encore au siège de Quantico. D'après le rapport de cet inspecteur, deux hommes saouls s'étaient battus dans la maison qu'ils partageaient, en étaient venus à se défier en duel et, séparés d'une dizaine de mètres l'un de l'autre dans le jardin de derrière, s'étaient mis en devoir de se zigouiller en se tirant dessus au même instant. L'inspecteur de White Elk n'avait évidemment pas eu besoin d'aide pour conclure qu'il y avait eu double meurtre : tout cela était clair et net. Mais un élément de l'enquête le chiffonnait. En procédant à la fouille de la maison, il avait en effet découvert quelque chose de très bizarre dans le réfrigérateur de la cave. Rangés tout au fond, se trouvaient des sacs en plastique contenant des dizaines et des dizaines de tampons hygiéniques utilisés. De diverses marques, ils avaient été testés en laboratoire : le sang menstruel qui les tachait provenait de plusieurs femmes.

L'inspecteur en charge du dossier ne comprenait pas devant quoi il se trouvait, mais craignait le pire et voulait que l'unité des Sciences du comportement du FBI l'aide à découvrir le sens de ces tampons et lui donne une marche à suivre. Il voulait en particulier savoir si ces tampons n'auraient pas été des souvenirs conservés par un ou plusieurs assassins en série qu'on n'aurait découverts que lorsqu'ils avaient réussi à s'entre-tuer.

McCaleb sourit en repensant à l'histoire. Ce n'était pas la première fois qu'il découvrait des tampons hygiéniques dans un réfrigérateur. Il avait appelé l'inspecteur et lui avait posé trois questions. De quoi vivaient les deux hommes ? En plus de celles dont ils s'étaient servis pour leur duel, avait-on trouvé des armes à canon long ou un permis de chasse dans l'appartement ? Et, dernière question : quand la chasse à l'ours ouvrait-elle dans les forêts du nord du Minnesota ?

Les réponses qu'il avait reçues avaient vite éclairci le mystère des tampons hygiéniques. Un : les deux hommes travaillaient pour le compte d'une entreprise de nettoyage de l'aéroport, leur tâche consistant à remettre en état les cabines d'avion après un vol. Deux : oui, on avait bien retrouvé des

carabines de chasse dans la maison, mais pas de permis. Et trois : la chasse à l'ours ouvrait trois semaines plus tard.

---

McCaleb avait alors dit à son inspecteur que, selon toute vraisemblance, ses deux bonshommes n'étaient nullement des tueurs en série et qu'ils s'étaient probablement contentés de ramasser des tampons dans les réceptacles prévus à cet effet dans les toilettes des avions qu'ils nettoyaient. Et que, bien sûr, ils les emportaient chez eux et les mettaient au frigo pour pouvoir s'en servir comme appâts dès que la chasse serait ouverte, l'ours étant capable de détecter une odeur de sang de très loin. La plupart des chasseurs se servaient d'ordures ordinaires, mais il n'y avait rien de mieux que le sang pour les attirer.

Il se souvint que l'inspecteur avait eu l'air déçu de ne pas avoir de tueur en série à se mettre sous la dent. Ou alors, il s'était senti gêné de constater qu'assis à son bureau de Quantico un agent du FBI avait pu résoudre son affaire en moins de deux et que, non, aucun média national ne lui ouvrirait grand les bras sur ce coup-là. Il avait raccroché brutalement et McCaleb n'avait plus jamais entendu parler de lui.

Il arracha les quelques pages de notes qu'il avait prises pour cette affaire, les rangea dans le dossier avec le formulaire de DAB et remit le tout à sa place. Puis il referma la caisse, qui heurta bruyamment la cloison quand il la reposa sur la couchette du haut transformée en étagère.

Une fois rassis, il regarda l'image toujours figée sur l'écran de la télévision et contempla sa feuille blanche. Pour finir, il sortit son stylo de la poche de sa chemise et s'apprêtait à prendre des notes lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Buddy Lockridge se tenait à l'entrée de la pièce.

— Ça va ? lui demanda ce dernier.

— Quoi ?

— J'ai entendu des coups et... tout le bateau a bougé.

— Ça va, Buddy. Je viens seulement de...

— Ben merde alors ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il regardait l'écran de télé. McCaleb leva aussitôt la télécommande en l'air et éteignit l'appareil.

— Écoute, Buddy ! s'écria-t-il. Je t'ai déjà dit que c'était confidentiel et je ne peux pas...

— D'accord, d'accord, je sais. Je voulais seulement m'assurer que tu ne t'étais pas effondré ou quoi que ce soit.

— Bon, merci, mais non, tout va bien.

— Je ne vais pas me coucher tout de suite. Si tu as besoin de quelque chose...

— Je n'ai besoin de rien, merci.

— Tu sais que ça bouffe pas mal d'électricité, ce truc-là. Va falloir que tu fasses marcher le générateur après mon départ demain.

— Pas de problème, je le ferai. A plus tard, Buddy.

Buddy lui montra l'écran de télévision éteint.

— C'était drôlement bizarre, ce machin-là.

— Bonne nuit, Buddy, lui renvoya McCaleb d'un ton impatient.

Il se leva et poussa la porte alors que Buddy n'avait pas encore bougé. Puis il la ferma à clé, regagna son fauteuil et se rassit. Il se mit à écrire et, au bout de quelques instants de réflexion,



- [\*Mastermind: The Many Faces of the 9/11 Architect, Khalid Shaikh Mohammed.pdf\*](#)
- [\*download online Bouvard and Pécuchet\*](#)
- [\*Gluten-Free Entertaining: More than 100 Naturally Wheat-Free Recipes for Parties and Special Occasions.pdf, azw \(kindle\), epub\*](#)
- [\*download online The Hundred Thousand Songs: Selections from Milarepa Poetâ€”Saint of Tibet\*](#)
  
- <http://bestarthritiscare.com/library/Love-in-the-Time-of-Metal-and-Flesh.pdf>
- <http://musor.ruspb.info/?library/Musashi.pdf>
- <http://academialanguagebar.com/?ebooks/Marching-Powder--A-True-Story-of-Friendship--Cocaine--and-South-America-s-Strangest-Jail.pdf>
- <http://pittiger.com/lib/The-Ruby-on-Rails-Tutorial--Learn-Web-Development-With-Rails--3rd-Edition-.pdf>